

Art et célébration
Le festin de Babette

Philippe Elhem

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1988). Review of [Art et célébration / *Le festin de Babette*]. *24 images*, (38), 36–36.

LE FESTIN DE BABETTE

Art et célébration

par Philippe Elhem



Les dévots pris en flagrant délit de péché de gourmandise



Stéphane Audran

Le festin de Babette est un conte, un conte moral qui n'est pas sans rappeler, par le style comme par la structure, l'ultime opus du grand John Huston, l'émouvant *The Dead*. *The Dead* était l'adaptation, a priori difficilement transposable à l'écran, d'une nouvelle de James Joyce, nouvelle qui amorçait, pour l'essentiel, la révolution que l'écrivain irlandais allait faire souffler sur l'Art romanesque de son époque. *The Dead* développait en continuité deux histoires qui, bien que découlant l'une de l'autre, changeaient en cours de récit totalement de registre, sinon, à proprement parler, de «sujet». Avec *Le festin de Babette* c'est trois histoires que le cinéaste danois se voit obligé d'enchaîner, réussissant avec un bonheur égal à celui de l'auteur des *Misfits* le difficile pari de nous offrir dans la continuité d'une «écriture» visuelle, à la fois parfaitement classique et pourtant quasiment «bressonienne» dans la rigueur ascétique de son découpage, une œuvre littéraire qui pouvait apparaître, à première vue, comme parfaitement irréductible à un certain langage cinématographique et à ses règles narratives.

Le parallèle avec le film de John Huston ne s'arrête d'ailleurs pas là: *The Dead* était articulé autour de la scène d'un repas entraînant toute une série de portraits et d'annotations sensibles, avant de déboucher sur la triste méditation d'un homme qui découvrait que, sans doute, sa vie et la relation affective qui la sous-tendait, n'avait été qu'une illusion, balayée en un instant par la magie (noire) d'une chanson et l'aveu irrépressible que celle-ci déclenchait

chez l'être aimé. Point culminant, morceau de bravoure qui pourtant jamais ne s'énonce en tant que tel, *Le festin de Babette* est lui aussi «porté» par la scène d'un repas que Babette offre aux invités des deux vieilles filles chez lesquelles elle a trouvé refuge depuis plusieurs années, dans la province reculée du Gutland au Danemark, alors qu'elle fuyait la répression sans merci qui suivit la chute de la Commune de Paris.

Mais si *The Dead* était entièrement tourné vers la mort et la remémoration, *Le festin*, venant pour sa part conclure le film de Gabriel Axel, se présente, lui, comme un véritable Hymne à la joie; une fête qui, débutant sous les pires auspices d'un puritanisme choqué, amènera peu à peu, la bonne chère et les grands crus aidant, les convives à retrouver le chemin d'une Humanité de laquelle la chape de plomb d'une religion étouffante et répressive les avait éloignés.

Semblable donc, et pourtant parfaitement différente quant à son état d'esprit, l'œuvre de Gabriel Axel s'impose surtout comme un grand film d'amour et d'humour inextricablement mêlés. Humour d'un filmage ironiquement sérieux, renforcé par la voix du narrateur (celle magnifique de Michel Bouquet), venant souligner les drames refoulés comme la «sériosité» des problèmes de conscience auxquels se voit confrontée cette petite communauté, résignée à une vie terne et sans éclat. Amour enfin des Hommes lorsqu'ils retrouvent le meilleur d'eux-mêmes au cours d'une cérémonie païenne qui se donne ouvertement comme un détournement malicieux de La Cène (ils sont douze à table et Jésus est aux fourneaux!).

Que l'on ait pu prendre par ailleurs, et au premier degré, pour une «symbolique religieuse»¹ ce festin, devenu dans la bouche de certains de ses commentateurs «papistes et luthériens» la célébration d'une communion amorçant un retour aux vraies valeurs chrétiennes, nous laisse parfaitement hilares quant au degré de c... que peut atteindre l'aveuglement religieux lorsqu'il est décidé à prendre sa vessie pour une lanterne (sacerdotale).

Ce n'est pas, pour reprendre la terminologie des *Cahiers*, son «corps et ses souvenirs» qu'offre Babette à ses «apôtres» mais bien évidemment son Art et la Science qui en découle, et qu'elle veut exercer à tout prix, celui par exemple d'un billet de loterie gagnant qui aurait pu lui permettre de rentrer au pays natal, protégée par l'immunité du temps écoulé et de l'oubli.

Car s'il y a «message» ici, c'est bien là, et là seulement, qu'il réside: l'auteur du *Festin de Babette* (et Karen Blixen!) ne font qu'affirmer un peu plus l'absolue nécessité où se trouve tout créateur de devoir, même à ses «dépens(es)», même au prix de sa liberté, exercer son art, poursuivre son œuvre, afin de pouvoir continuer à «exister» à ses propres yeux, d'abord, à ceux des autres ensuite. Et cette Passion-là, pour s'exprimer, n'a nul besoin d'être christique. Simplement humaine, trop humaine. □

1. Cf. le numéro 405 des «Cahiers du cinéma», que l'on avait connus un peu plus futés en la matière.

LE FESTIN DE BABETTE

Danemark 1987. Ré. et scé.: Gabriel Axel. D'après la nouvelle de Karen Blixen. Ph.: Henning Kristiansen. Mus.: Per Norgard. Int.: Stéphane Audran, Brigitte Federspiel, Bodil Kjer, Jean-Philippe Lafont, Jarl Kulle, Bibi Anderson, Pouel Kern. 102 min. Dist.: Alliance VivaFilm.